

CAMILLE LAURENS

**ENCORE  
ET JAMAIS**

variations

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

INDEX, 1991 (Folio n° 3741)  
ROMANCE, 1992 (Folio n° 3537)  
LES TRAVAUX D'HERCULE, 1994 (Folio n° 3390)  
L'AVENIR, 1998 (Folio n° 3445)  
QUELQUES-UNS, 1999  
DANS CES BRAS-LÀ, 2000. Prix Femina (Folio n° 3740)  
L'AMOUR, ROMAN, 2003 (Folio n° 4075)  
LE GRAIN DES MOTS, 2003  
NI TOI NI MOI, 2006 (Folio n° 4684)  
TISSÉ PAR MILLE, 2008  
ROMANCE NERVEUSE, 2010 (Folio n° 5308)

### *Aux Éditions Stock*

PHILIPPE, 1995 (Folio n° 4713)

### *Aux Éditions Léo Scheer*

CET ABSENT-LÀ. *Figures de Rémi Vinet*, 2004 (Folio n° 4376)

### *Chez d'autres éditeurs*

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN, théâtre, ouvrage collectif, *Actes Sud*, coll. Heyoka, 2006  
LETTRES À UN ADOLESCENT, ouvrage collectif, *Bayard*, 2009  
LES FIANCÉES DU DIABLE : ENQUÊTE SUR LES FEMMES TERRIFIANTES, Éditions du Toucan, 2011  
GUERRES ET PAIX, « Eurydice ou L'homme de dos », théâtre, recueil collectif, *L'Avant-scène théâtre/Quatre-vents*, 2012

ENCORE ET JAMAIS



CAMILLE LAURENS

ENCORE  
ET JAMAIS

variations

*nrf*

GALLIMARD

Le projet de ce livre a reçu le soutien de la Bourse Cioran, décernée par le CNL. L'auteur remercie le jury de sa confiance et de sa patience.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

*La vie, c'est des répétitions, jusqu'à la mort.*

LOUIS-FERDINAND CÉLINE





## *Avant-dire*

Je sais exactement où commence ce livre, de quelle scène il creusera l'inlassable répétition. D'autres me viennent à l'esprit, mais c'est celle-ci qui règne. Je suis sous le drap, chaque matin, et au moment où j'ouvre les yeux, à l'instant précis où je comprends que je suis au monde et qu'une nouvelle journée commence, *cela* revient : non pas le souvenir d'une chose terrible, mais l'angoisse, la sensation physique qui accompagne une chose terrible. Chaque matin, ma gorge se noue, un poids pèse sur ma poitrine enserrée, enterrée dans la tombe, et chaque matin — c'est parfois léger, parfois surhumain, dalle de marbre, chêne massif, poignée de terre — il me faut soulever ce poids, afin de vivre.

Je sais exactement où se déploie ce livre, de quelle jouissance renouvelée je tire mon plaisir à l'écrire. Je pourrais en citer cent exemples : ils n'auraient pas tous la même qualité, la même profondeur, mais tous illustreraient le même effet, la même efficace, tous ont la même valeur sensible. Chaque jour, la joie me vient d'un refrain, le désir d'une rime qui revient, l'apaisement d'une fugue, le bonheur d'un vers su par cœur, et qu'on récite, j'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.

Je sais exactement où s'empêtrer ce livre, de quel obstacle il doit se rir pour ne pas tomber dans l'oubli. Je l'ai commencé vingt fois, vingt fois abandonné, puis repris. Je ne cesse pas — depuis quand ? — d'en répéter l'incipit, je n'en vois pas le bout. Comment finir, en effet, un livre qui travaille dans la masse de l'éternel retour ? Bégayant serpent de mer, marronnier sous lequel l'auteur s'attend longtemps, rocher de Sisyphe traîné comme un boulet. — Qu'est-ce que tu fais, ces temps-ci ? — J'écris *Encore et jamais*.

C'est que je ne sais pas quoi faire de ça, de cette chose qui insiste et revient sans mon accord, contre lui parfois. Répétons-nous pour notre malheur ou notre plaisir ? Répéter, est-ce vivre à grandes guides ou bien mourir à petit feu ? Se hâter vers un idéal, se blottir dans le bien-connu ou radoter sa propre impuissance ? Est-ce progresser, reculer, piétiner ? Si c'est un mouvement, alors vers où ? Vers une origine rêvée, en arrière toute, vers un horizon pur, droit devant, direction perfection ? Si c'est une danse d'un pied sur l'autre, du sur-place dandinant et velléitaire, alors pourquoi ? Pourquoi ne pas cesser de répéter ? Pourquoi continuer à recommencer ? Qu'y a-t-il dessous ? Qu'y a-t-il au bout ?

Je sais imprécisément où finit ce livre, dans quel trou il tombe, dans quelle spirale il est aspiré, quelle aporie. Je me doute que mon désir encore et toujours reconduit s'y défait, s'y dépiaute. Je n'en ai pas l'expérience, pourtant : cette scène-là n'a pas été jouée, ne sera pas rejouée. Je sais qu'il y a une première fois qui est aussi la dernière — une grande première sans générale ni seconde. On ne peut

pas la refaire, la reprendre, la remplir, ça ne se répète pas, ça s'improvise de A à Z, à la va-comme-je-te pousse. On ne revient pas saluer. On ne s'en relève pas. Au grand jamais. La rime est sans encore.



*Tu repasseras*

Va donc pour la monotonie, c'est plus stimulant.

SAMUEL BECKETT

Tous les jours dès 8 heures du matin, ma grand-mère faisait le ménage. En robe de chambre, les cheveux encore ramassés dans un filet rose ou bleu qui sentait la poudre de riz, elle astiquait les meubles, soulevait les bibelots, époussetait les livres, secouait les rideaux, tapotait les coussins, frottait les poignées des portes et les cadres des tableaux. Elle le faisait dans un ordre immuable, passant d'une pièce à l'autre avec une régularité horaire si parfaite qu'à 8 h 15 on était sûr de la trouver dans le bureau et à 8 h 30 au salon. Je revois sa main disparue dans les plis d'un chiffon orange aller et venir sur le dessus des meubles où nul grain de poussière n'avait eu le temps de se déposer.

Ce retour des mêmes gestes dans les mêmes lieux était pour moi, enfant, la monnaie à double face de l'âge adulte. J'étais rassurée de savoir toujours, aussi bien que d'un buffet ou d'une armoire, où était ma grand-mère. Je

me disais : « C'est ça, être adulte, c'est être à sa place », et la peur de l'avenir s'effaçait. En même temps, j'étais saisie d'angoisse devant cet emploi du temps sans faille : ce qu'on apprenait en classe, c'était déjà cela qu'il nous faudrait reconfirmer sans cesse — reste à ta place, retourne à ta place, tiens en place.

L'après-midi, souvent elle repassait. Je revois sa main aller et venir sur la housse en coton épais où s'élaguait la montagne de linge, revenir sans cesse sur les mêmes plis tenaces, ressasser le plat, rabâcher l'impeccable, et j'avais honte à l'idée qu'en enfilant simplement ma robe ou en sautant sur mon lit, j'allais défaire ce qu'elle avait passé des heures à refaire — un monde lisse et net —, et, pour ainsi dire, en vivant ma vie, la froisser, elle.

Parfois encore, elle cousait — ou, plutôt, elle recousait. Il s'agissait de reprendre un ourlet défait, de ravauder une vieille chaussette, de rapiécer un pantalon. Elle n'était pas une couturière inventive, ne faisait que restaurer l'uniformité en cachant les trous, que raccommoder le vide, que revenir si possible à l'état antérieur : elle reprisait.

J'ai longtemps perçu comme abêtissantes ces tâches répétitives qu'autrefois (mais cela a-t-il changé ?) je voyais dévolues aux femmes. J'étais même persuadée, dans ma cervelle d'enfant, que c'était pourquoi les hommes ne voulaient pas les faire : parce qu'ils n'étaient pas assez stupides, ou parce qu'ils ne voulaient pas risquer de le devenir. Je n'avais pas encore vu Charlot dans *Les Temps modernes*, et je me disais qu'être un homme, c'était faire des choses toujours nouvelles, des découvertes. Le cycle des règles m'apparaissait lui-même comme une affreuse injustice. Les règles ! Le mot disait tout : avoir ses règles,

être réglée, régulière, régulée. Une vraie machine à *reproduire* ! Et si routine et ressassement formaient l'essence du féminin, pas d'hésitation : je serais un homme ! Je ne mourrais pas effacée par mes propres gestes, par mes gestes propres, je ne me laisserais pas repasser par le rouleau compresseur du destin anatomique, pas mettre au cercueil par de vieux contes de la lune et leurs cycles de mort.

Car c'était la mort, à mes yeux — le crime parfait : vous, femme au foyer, aviez l'air de vivre, et même de bien vivre dans votre intérieur douillet, alors que vous étiez une Danaïde condamnée à remplir sans fin le tonneau du quotidien, vous expiiez quelque faute obscure dont le mythe semblait si connu qu'on ne prenait plus la peine de vous en raconter l'histoire — pas le temps, voyons, c'est l'heure du repas, va mettre la table. Répéter ne vous ouvrait d'autre voie que la fosse où vous enterrer vivante sans même savoir pourquoi. Les boîtes de conserve me hantaient, avec leurs anchois bien alignés, et les surgelés de poissons taillés au carré : ils témoignaient de la condition féminine — oui, c'était le mot —, du conditionnement féminin plutôt, de son présent rangé, de son avenir congelé, qui consistaient tout simplement à périr d'ennui sans être jamais sortie ni du lot ni de l'ornière, à rester l'ombre discrète qui figurait l'aiguille sur les cadrans solaires et faisait les cent pas dans une boîte à sardines.

\*

Tous les jours à 8 heures du matin il faudrait que je m'asseye à mon bureau et que je m'y mette, que je tra-

vaille jusqu'à midi ou une heure, comme tous les écrivains. On saurait où me trouver, comme ma grand-mère, et si d'aventure quelqu'un entrait dans la pièce ou téléphonait, je l'expédierais en lui disant : « Excuse-moi, je m'y remets. »

Mais m'y remettre, c'est justement ce qui m'est difficile. Remettre ça, *vingt fois sur le métier*, se camper en face du vide pour y enfourner des mots, faire du noir avec du blanc, du sens avec trois fois rien, c'est déjà tout un exploit, alors à heures fixes ! Tous les jours ! Non. J'essaie de ne pas faire entrer l'écriture dans ces cases qui divisent la vie, dans ce qu'on appelle un emploi du temps, dont on est plutôt l'esclave que le maître — je ne veux pas être l'employé du temps, son subordonné, son factotum, je veux me rouler sur mon lit en fœtus et donner des coups de pied dans l'angoisse — celle d'être enfermée et celle de sortir —, je veux aller me faire du thé, décamper de là, relire Baudelaire jusqu'à demain, pleurer, rêver au livre dans le métro, à sa forme, à sa musique, puis l'oublier, le trahir, l'abandonner huit jours et plus si ça me chante, laisser la poussière le recouvrir et dessiner dans ma tête des sortes de pages au pochoir, mains négatives. Je ne veux pas faire le ménage dans mes phrases à heures fixes, fixer les mots avec les clous dont on scelle les bières et leste le poids du temps, je veux être en avance ou en retard, je veux poser des lapins qu'aucun piège d'horlogerie n'attrape — ça va se faire, ça va bien finir par se faire, s'il n'y a pas de clous tout autour du couvercle je vais pouvoir le soulever et jaillir comme un beau diable, ça va venir à un moment imprévu, la tornade du sol au plafond, l'auteur en fée du logis — t'as vu comme ça brille ? Je vou-



drais qu'écrire ne dépende ni de la règle ni du siècle, je voudrais qu'écrire n'ait rien à voir avec l'ordre du temps, avec le retour du tic et du tac et du ding et du dong et du soir et du matin, je voudrais que la minuterie se dérègle et fasse schpliitt, que Big Ben s'affole, que ça sonne bizarre — les horaires, quelle horreur ! —, je voudrais qu'écrire ne fête aucun anniversaire, que les mots me reçoivent sans rendez-vous, même fêtu dans un courant d'air.

Au moins est-ce une chance neuve que le clavier de l'ordinateur : je n'éprouve plus le mouvement de ma main allant et venant dans le champ de la page comme bœuf attelé à son sillon ; j'échappe au retour bruyant du chariot des machines, que j'aimais bien, pourtant, mais qui remettait sans cesse la pendule à l'heure et le soc à la charrue ; pianotant, je peux maintenant me rêver l'interprète d'une sonate sans seconde, d'un opéra baroque, d'une fantaisie fébrile et confuse, bric et broc. Je ne répète pas, j'improvise. Mon heure est toujours la mienne, mon bonheur et mon malheur aussi. Écrire ne répète pas, écrire sort du sillon : je ne range pas, je ne repasse pas, je ne reprise pas, je crée. Du passé rien n'est reproduit, des mots rien n'est rebattu, de la douleur rien n'est ressassé. Je ne remâche pas, j'invente. Je ne me baigne jamais deux fois dans mes phrases, même cent fois raturées. Rien à reprendre, tout est neuf ; rien à rappeler, tout est présent ; rien à ressusciter, tout est vivant : j'écris.

Longtemps j'ai pensé ainsi. Que les autres vivaient morts. Que l'art seul extirpait de l'existence la tumeur mortelle, la rengaine du « Allez, re », son goitre qui s'étranglait dans la vie rétrécie de ma grand-mère.

Puis j'ai eu une petite fille. J'ai préparé des biberons

quatre fois par jour, donné le bain tous les soirs après avoir rituellement mesuré la température de l'eau, changé les couches, fait les courses au supermarché le samedi, mouliné des soupes, mixé des légumes en purée, lavé des grenouillères à la main, repassé des draps, ramassé *n* fois des totottes jetées pour être rendues, et rejetées pour re-rendues : *encore* a été le premier mot de ce bébé-là, avant *papa*, avant *maman*.

Combien de temps ça a pris, je ne sais plus. D'abord j'ai cru mourir tant l'impérieuse nécessité de refaire les mêmes gestes me ramenait à la condition de ma grand-mère, à son statut d'esclave. Puis l'amour est venu, qui n'a pas peur de la répétition. Pour l'amour, c'est toujours la première fois. Les travaux les plus routiniers peuvent être empreints d'une grande force de vie s'ils sont non pas faits mais parfaits, non pas exécutés, mais accomplis, réalisés dans la pleine conscience de l'acte, de sa finalité, de son utilité, s'ils sont en quelque sorte accompagnés d'un désir. Refaire sans faillir les mêmes gestes élève alors, au contraire, un tressage léger mais solide contre la mort. Bien sûr, c'est plus facile d'éprouver la vie dans la répétition des repas qu'on va servir aux enfants, dans l'arrosage quotidien des fleurs et l'entretien des maisons avec jardin, c'est plus facile que d'imaginer joyeusement dans le bouillon qu'on visse huit heures par jour l'automobile où fileront des amoureux cheveux au vent ou des familles au bord de la mer, plus facile que de se sentir vivant dans la première relance, dans la deuxième relance, premier rappel, deuxième rappel, dernier avis avant poursuite qu'on rédige à longueur de temps derrière un bureau moisi. Comme professeur, il me faut moi aussi solliciter mon

optimisme pour espérer que de mon cours hebdomadaire sortira un fou de littérature à jamais. Pour que l'acte se répète sans dommage et sans agonie, il faut qu'il trouve à s'ancrer dans un avenir qui le justifie, qui le magnifie, qui le remercie. Alors le destin se grippe, et qui répète ne meurt pas.

Chaque fois que j'écris, je pense au geste de ma grand-mère sur le dessus d'un bonheur-du-jour, à sa façon d'effacer avec un chiffon orange la poussière qu'elle est devenue. À nous deux, différemment nous tuons le temps — allez, re.

Chaque fois que j'écris, chaque fois que la touche me renvoie à la ligne, je repense à ma grand-mère et à son fer, je la revois lisser les rides du linge, redorer le blason de sa lignée. Repasser pour éviter de passer. Toi, la Mort, tu repasseras, dit-elle. Chaque fois que je relis, que je rature, que je recommence, je la vois défier Celle qui n'arrive qu'une fois, et là, ça ne fait pas un pli, à chaque fois, ma grand-mère et moi, nous avons le dessus.

*2.2.2.2.2.12.12.12.1*

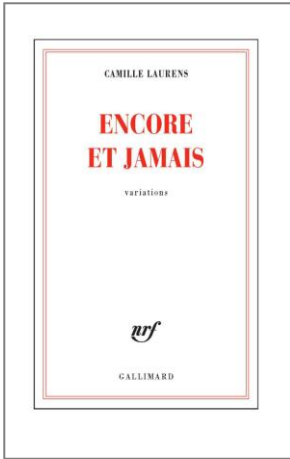
Il y a une unité dans une vie et, quoi qu'on fasse, tout se ramène à une petite constellation de choses qu'on tend à reproduire sous des formes diverses, un nombre illimité de fois.

MICHEL LEIRIS

Après la mort de Julie Talma, Benjamin Constant, qui tenait un journal où il avait noté tout le détail de la maladie de son amie, fut plongé dans un tel désarroi qu'il y renonça presque complètement. Dès le lendemain des funérailles, il décida de ne plus l'écrire qu'en abrégé et « en grande partie en chiffres ». Pendant plus de deux ans, jusqu'en décembre 1807, son journal se réduit donc à de brèves notations et à une suite de chiffres, de 1 à 17, dont il nous a laissé le code avec une ironie poignante :

« 1 signifie jouissance physique. 2 désir de rompre mon éternel lien dont il est si souvent question. 3 retours à ce lien par des souvenirs ou quelque charme momentané. 4 travail. 5 discussions avec mon père. 6 attendrissement sur mon père. 7 projets de voyage. 8 projets de mariage. 9 fatigue de Mme Lindsay. 10 souvenirs doux et retours d'amour

21. Ne le répète jamais	108
22. Ressasser	112
23. Relève	115
24. Toutes les fois	118
25. Encore	123
26. Perpète	127
27. Le 21	131
28. Sur cette galère	136
29. L'angoisse	139
30. La transe meurtrière	142
31. L'Histoire	145
32. Re	149
33. Je fais souvent ce rêve	152
34. Encore et jamais	157
35. Représenter	160
36. <i>Liberi aut libri</i>	164
37. Aujourd'hui	166
38. Ressusciter	169



# Encore et jamais Camille Laurens

Cette édition électronique du livre  
*Encore et jamais* de Camille Laurens  
a été réalisée le 28 février 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070119905 - Numéro d'édition : 156637).

Code Sodis : N31426 - ISBN : 9782072306174  
Numéro d'édition : 223080.